tenues aux
descendus

John Carter Brown
Library
Brown University

ÉTRENNES
AUX
DÉSOEUVRÉS,
OU
LETTRE
D'UN QUAKER
A SES FRERES
ET A UN GRAND DOCTEUR.

PREMIERE LETTRE.

A LONDRES.

MDCCLXVII.

LEWIS PENN

AUX

QUAKERS DE PENSYLVANIE.

Le 10 *Novembre* 1766.

MES FRERES ET MES VRAIS AMIS,

LA bonne volonté que vous me témoignez dans votre lettre du premier ſeptembre dernier, m'oblige certainement beaucoup. Je vois de grandes marques de votre attachement dans les inquiétudes que vous avez ſur ma ſanté, dans le zêle que vous marquez pour ma réputation, & dans la bonté que vous avez de penſer que l'une & l'autre ſont néceſſaires aux progrès de notre chere colonie de Taunſchip au Bailliage de Magunſche en Penſylvanie. C'eſt pour vous confirmer dans ces bons ſentimens envers moi, & pour honorer la mémoire de mon très-honoré biſayeul Williams Penn, votre légiſlateur, & le fondateur de notre bonne Ville de Philadelphie, qui n'y a judicieuſement établi ni académies, ni ſociétés littéraires, que je vais vous faire le récit amuſant d'une querelle qui occupe deux floriſſans Royaumes; je veux dire l'Angleterre, notre patrie, & la France ſa voiſine. Vous en avez peut-être déja quelque connoiſſance; car ceux qui l'ont rendue publique, nous aſſurent que la nouvelle de ce démêlé, s'eſt répandue dans toute l'Europe;

or, les échos de l'Amérique auroient bien pu répéter un bruit qui rétentiſſoit ſi fort dans toute l'Europe.

Cette querelle s'eſt élevée entre un de nos compatriotes qui a écrit l'hiſtoire de nos Princes avec aſſez de vérité, & un de nos ſectateurs ſans le ſavoir, qui mérite notre admiration par le feu de ſon génie, par la ſenſibilité de ſon ame, & par la haine exceſſive qu'il a, comme nous, pour toute fauſſeté.

Le premier eſt David Youme, & le ſecond Jean-Jacques Rouſſeau. Je vous ai envoyé leurs ouvrages dans le tems. Ceux de David ſont faits pour être lus avec réflexion. Ceux de Jean-Jacques méritent d'être étudiés, & font naître la réflexion. Je ne les connois perſonnellement ni l'un ni l'autre; mais je les devine ſans peine dans les circonſtances qui font le ſujet de leur diſpute. Au compte que je me propoſe de vous en rendre, je joindrai quelques obſervations que j'ai faites, avec le ſecours du ſavant Ralph Pawlings, un des plus lumineux docteurs qu'ait le Quakeriſme. Elles ſerviront à vous prémunir contre cet eſprit raiſonneur, qui infecte tous les états d'inimitiés & de querelles, parce que chacun ſe croyant plus raiſonnable que ſon voiſin, perſonne ne veut avoir tort, & la moitié du monde diſpute, pour ſoumettre l'autre à ſa raiſon.

Mes vrais amis,

Vous ſavez qu'à la fin de 1762, le maître de tous les êtres détacha de ſon trône un ange qu'il fit deſcendre ſur notre Europe, pour ſouffler l'eſprit de

paix à toutes les puiſſances qui ſe faiſoient la guerre. Notre Roi fut le premier à ſentir les heureux effets de cet eſprit concordant. Il comprit auſſi-tôt que ſon peuple ſeroit plus heureux à cultiver paiſiblement ſes champs & à calculer en ſilence les bénéfices de l'exportation d'une balle d'étoffes, qu'à porter un habit rouge & un mouſquet, pour enlever aux François les magaſins de baſſetas & de ſalampours qu'ils ont dans l'Inde, qui n'appartient pas à l'Angleterre, & pour les empêcher de pêcher des morues ſur le banc de Terre-Neuve, qui appartient à l'univers.

Ces diſpoſitions ſenſées produiſirent le grand ouvrage de la pacification générale; mais tous les Princes belligérans, en congédiant les hommes dont ils n'avoient plus beſoin pour ſe battre, manquoient d'argent pour les payer, ainſi que les autres fraix de la guerre. On recourut aux expédiens: la paix générale faillit à produire des guerres particulières en plus d'un Etat. Vous vous ſouvenez ſans doute comment l'Angleterre, avec la louable intention d'appaiſer ſes créanciers qui la tourmentoient, penſa ruiner l'Amérique pour payer ſes dettes.

Mes vrais amis,

Les François n'étoient pas plus tranquilles chez eux, & nous amuſoient honnêtement. Tandis qu'une partie de la nation s'occupoit de fêtes & de feux d'artifices en réjouiſſance de la paix; l'autre partie faiſoit la guerre à une ſociété qui ne vouloit pas payer ſes dettes, & dont chaque membre, quoique Fran-

çois, avoit mal-à-propos juré une obéiſſance aveugle à un Prêtre Italien, en s'engageant à porter toute ſa vie une robe noire & un bonnet à trois cornes. On leur reprochoit auſſi de s'attacher trop vivement à la jeuneſſe qu'ils élevoient, d'enſeigner des maximes pernicieuſes, & d'inſpirer à leurs dévotes un peu d'amour pour la vie, & beaucoup de haine pour un certain Evêque d'Ypres & tous ſes adhérens. Tout cela eût été une miſere pour les enfans de François d'Aſſiſe; c'étoit un très-grand crime pour des politiques qui dirigeoient les conſciences des Rois.

L'orage qui a exterminé en France l'Ordre formidable du chevalier Eſpagnol, s'eſt diſſipé; l'année qui l'a ſuivi, a fourni peu de pâtures aux déſœuvrés & aux ſots de Paris & de Londres. On a langui quelque tems dans une ſtérilité faſtidieuſe. Les converſations n'ont eu de reſſources que dans des propos vulgaires ſur la ſaiſon, ſur la récolte, ſur quelques pieces de théâtre dont les noms ſont enterrés dans l'oubli avec les auteurs: heureux dans ces conjonctures, heureux les habitans d'un quartier dont les anecdotes ſecrettes ont pu ſervir de canevas à la médiſance & à la plaiſanterie!

On s'eſt occupé dans la ſuite à conſidérer la chûte effrayante de différens cédres abbatus ſous le fer de l'impitoyable ennemie de tout ce qui reſpire; mais on commençoit à s'ennuyer de voir une multitude de recteurs ſe conſumer en efforts pour élever tous ces Princes au ciel, & pour nous convaincre que la terre avoit perdu autant de Héros, lorſque Jean-Jacques Rouſſeau a paru ſur la ſcene.

Le ſpectacle a pris tout à coup un air riant, & l'on a été prodigieuſement enchanté de voir que Jean-Jacques & David Youme vouloient bien prendre la peine de divertir l'Europe littéraire. Tous les deux prétendent avoir de bonnes raiſons pour cela ; & l'un accuſe l'autre de n'être pas moins qu'un monſtre d'ingratitude, ou un ſcélérat hypocrite. O mes freres! quelle honte pour des hommes, & pour des hommes qu'on qualifie de Philoſophes!

Je vais vous développer ſuccinctement les accuſations reſpectives dont ils ſe chargent, & je vous promets que ce ſera avec toute l'impartialité d'un Quaker qui ouvre ſon cœur à ſes amis, & qui ſe croiroit déſhonoré de mentir, même dans une oraiſon funébre.

Mes vrais amis,

David Youme voyant Jean-Jacques Rouſſeau décrété en France, proſcrit dans ſa patrie, perſécuté en Suiſſe, & lapidé par les petits garçons de Motiers-Travers, lui offre un aſyle en Angleterre. Jean-Jacques accepte la propoſition de David, il vient le joindre à Paris, & ils partent enſemble pour Londres. Mes bons amis! Ce David Youme eſt déja eſtimable; mais avant d'exalter ſa bienfaiſance, ſachons ſi elle eſt l'ouvrage de l'amitié ou de l'orgueil.

Jean-Jacques prétend, & même prouve, à ce qu'il me ſemble, que David n'a jamais eu pour lui qu'une pitié dure & ſuperbe. Or, David n'étoit pas l'ami de Jean-Jacques, comme il vouloit le prouver. Dès-lors tous ſes bienfaits perdent leur prix, parce qu'ils

partent d'une ſource qui n'eſt pas pure, parce que David a joué le roôle d'un hypocrite, en appellant ſon ami un homme pour qui il ne ſentoit ni eſtime ni attachement, & qu'il tâchoit pourtant de convaincre qu'il admiroit ſes ouvrages.

Arrivés en Angleterre, nos deux Philoſophes paſſent quelques jours enſemble dans le même logement. Le nom de Jean-Jacques avoit précédé ſa venue, & étoit connu avantageuſement; ſa perſonne y étoit dans une égale vénération. Tous les papiers de Londres avoient prôné Jean-Jacques comme un génie profond & hardi qui avoit conſacré ſa plume à la vérité, & qui n'avoit eſſuyé des perſécutions qu'à cauſe de ſon horreur pour l'hypocriſie. Ils annoncerent ſon arrivée en triomphe. Les amis & les connoiſſances d'Youme, les premieres fois qu'ils voient Jean-Jacques, lui marquent des égards & de la conſidération; mais par une fatalité dont Youme pourroit ſeul rendre raiſon, le public & les amis d'Youme changent ſubitement de façon de penſer ſur le compte de Jean-Jacques, qui pourtant n'avoit ni écrit ni paru en public. Les mêmes papiers le chargent de ridicule, l'accablent d'injures groſſieres; les amis d'Youme lui témoignent du mépris ou au moins de l'indifférence qui en eſt voiſine.

Quelle eſt donc la cauſe d'un changement ſi ſubit? Mes amis, j'ai promis de vous parler avec franchiſe; je vous dirai que je crois y trouver cette cauſe dans le mémoire que David Youme a publié pour ſa propre juſtification, & qui prouve tout le contraire.

C'eſt une honte pour ce Philoſophe, une ſimplicité

de ſes amis, ou un excès de cupidité d'avoir fait imprimer des choſes qu'ils devoient jetter dans les abymes d'un ſilence éternel. David eût été plus eſtimable & plus grand de mépriſer les outrages de l'ingratitude qu'il ſuppoſoit, que de clabauder contre un ingrat qu'il ne pouvoit corriger. Quel fruit a-t-il retiré de la publicité de ſa diſpute? l'avantage de faire mépriſer les lettres & ceux qui les cultivent; parce que les ignorans prennent l'abus de la choſe pour la conſéquence. Au reſte, mes bons amis, ſuivons nos deux athletes.

David Youme ſe montrant toujours l'ami de Jean-Jacques Rouſſeau, ſollicite une penſion auprès de notre Général Conway, qui obtient facilement cette grace de la généroſité du Roi; mais Jean-Jacques la refuſe.

On m'a mandé de Paris que tous les financiers de cette capitale diſoient que Jean-Jacques étoit un fou à à mettre aux petites-maiſons, d'avoir refuſé une penſion, n'eût-elle été que de cinquante livres ſterlings. Mes amis, cela ne doit pas vous étonner; des gens qui n'accordent leur eſtime qu'au poids de l'or, ne ſont pas faits pour ſe connoître en délicateſſe & en vertu.

Rien n'étoit plus naturel que la réſiſtance de Jean-Jacques aux bienfaits de David. Il voyoit ſa réputation déchirée; ſa perſonne étoit en butte aux traits de la calomnie la plus envénimée, ſans que ſes ſoupçons puſſent tomber ſur d'autres que ſur ſon bienfaiteur & ſur les amis de ce bienfaiteur, puiſqu'il n'étoit connu que d'eux, & qu'il en avoit déja éprouvé de petites humiliations. Quelle ame, avec de tels ſoupçons,

eût été aſſez baſſe pour recevoir des bienfaits de la même main, qui portoit le poignard dans un cœur ſenſible, & attaché à ſa réputation comme au ſeul bien qui pouvoit le conſoler?

Le pauvre Jean-Jacques cherche à éclaircir ſes ſoupçons, David refuſe l'explication, ou l'élude par des plaiſanteries. Enfin David écrit à Jean-Jacques; *que ſa conſcience ne lui reproche rien, qu'il en a agi avec lui de la maniere la plus amicale*, &c. &c. &c.

A cette lettre Jean-Jacques réplique par une autre que vous ferez bien, mes amis, de lire dans l'ouvrage même que j'examine.

Vous y verrez un homme extraordinairement ſenſible qui ſe plaint de la dureté, de l'oſtentation & de l'eſpece de tyrannie avec leſquelles on lui rend de bons offices. On ſemble ne l'obliger que pour avoir droit, *comme il le dit lui-même*, de lui marquer du mépris.

La petite méchanceté que David fait à Jean-Jacques auprès de *Pennek du Muſeum*, eſt un trait de lumiere qui ſe répand ſur le reſte des actions de David.

Mes freres.... il me ſemble que ce n'eſt pas l'amitié qui inſpire des méchancetés.

La ſcene qui ſe paſſe au coin du feu, après une manœuvre de lettres qui paroît clairement être une petite indiſcrétion de David; cette ſcene, dis-je, dont on voit un détail circonſtancié qui en aſſure l'exactitude, a quelque choſe de frappant, & elle jette dans mon ame une vive perſuaſion que David Youme n'eſt pas ſi innocent qu'il le dit. D'ailleurs il ſe défend ſi mal; il ne répond rien, ou il ne répond que des

gentilleſſes à ces mots foudroyans pour une conſcience pure : *Non, non, David Youme n'eſt pas un traître; s'il n'étoit le meilleur des hommes, il faudroit qu'il en fût le plus noir.*

David Youme, dis-nous donc où ſont les preuves de ton innocence?

Le pauvre Jean-Jacques ſe plaint encore que David a arrêté la publication d'une relation de ſon ſéjour à Montmorency, qu'il s'étoit chargé de faire imprimer, ainſi que l'Hiſtoire de ſes infortunes à Neufchâtel.

David, tu crois te juſtifier par une ſimple dénégation. Oh! notre ami, tu nous prends donc pour des grues; ſi cela eſt, il y a autant d'orgueil dans ta tête que de ſtupidité dans la tête des dindons de ta baſſe-cour. Ignores-tu qu'une accuſation, preſque prouvée par ſa probabilité, ne peut ſe détruire que par des preuves claires & ſenſibles?

Mes bons amis, pourſuivons.

Horace Walpole fait imprimer à Londres une lettre où il jette le ridicule le plus âcre ſur le pauvre Jean-Jacques Rouſſeau. Il emprunte le nom du Prince même qui avoit protégé notre *Ex*-Genevois, pour rendre le ſel du ſarcaſme plus piquant encore; cet Horace Anglois, qui ne reſſemble guere aux Horaces Romains, eſt ami de David Youme, & celui-ci n'empêche pas le premier de publier une lettre où l'honneur de ſon ami eſt indignement attaqué. David, cela n'eſt pas bien. S'il n'y a pas de connoiſſance entre Horace & toi, tu le fais croire, & tu as tort.

On imprime encore ici d'autres libelles contre

Jean-Jacques. David répond qu'il ne les connoît pas ; cela eſt bientôt dit, mais cela ne perſuade perſonne.

Dans le même tems paroît une lettre dans laquelle Jean-Jacques Rouſſeau, ſous le nom du Docteur Panſophe, eſt cruellement turlupiné & déchiré ; mais non pas convaincu d'être un impoſteur, ni un fou qui radotte. David Youme laiſſe imprimer la lettre en Anglois ſans rien dire, ſans répliquer un mot pour défendre & protéger celui qu'il appelle ſon ami. David, ſi c'eſt ainſi que tu ſers tes amis, je ne voudrois pas l'être, & que l'on voulût me lapider, car tu pourrois bien ramaſſer les pierres par forme d'amuſement.

Mes freres,

Je vous invite à lire deux ou même trois fois, les 10 ou 12 dernieres pages de la longue Lettre de Jean-Jacques. S'il n'eſt pas prouvé que David Youme avoit un plan de Rouſſeau mépriſable en Angleterre, il eſt du moins évident que David a le cœur auſſi dur que le diamant, que c'eſt un ſtoïcien chez qui le flegme éteint le ſentiment.

Il vous ſemblera le voir, ce David Youme, tendant la main à Jean-Jacques pour le tirer de l'abyme de douleurs, & détournant les yeux pour ne pas s'attendrir ſur ſon ſort. Il ne veut pas l'examiner de crainte de le chérir.

Suivant une heureuſe raiſon qui le porte à faire le bien, & écoutant un orgueil barbare qui honore d'un ſouverain mépris tout ce qui n'eſt pas lui ou

ſemblable à lui, David oblige Jean-Jacques par compaſſion & non par amitié. David Youme, ce n'eſt pas ainſi qu'on ſe conduit avec ſes ſemblables ; quand ſur-tout la pureté de leurs mœurs, & la beauté de leur génie, leur ont attiré une grande conſidération. Ils ſont ſous la ſauve-garde du public éclairé, & quiconque leur refuſe les égards qu'il leur accorde manque à ce public qui eſt l'unique juge des talens & le véritable diſpenſateur des honneurs qu'ils méritent. Tu as violé cette regle David, Youme, & tu as fait du bien à Jean-Jacques Rouſſeau comme on aſſiſte un mendiant dans la rue, mais pourtant nous ſavons que Jean-Jacques ne mandioit pas & qu'il ne couchoit pas dans la rue. Une liaiſon intime avec lui l'eût honoré encore plus que tes bienfaits, & ſon amitié eût doublé ton exiſtence, tes plaiſirs particuliers euſſent toujours été à toi, mais les tiens, tu les aurois partagés, étant ton ouvrage ils auroient naturellement réfléchi ſur toi malgré lui, s'il eût été capable de t'en refuſer l'hommage. David rappelle-toi ce que dit Horace à ſon ami Lollius. C'étoit la regle de ta conduite:

Penitùs notum ſi tentent crimina, ſerves
Tuteriſque tuo fidentem præſidio: qui
Dente Theonino cum circumroditur, ecquid
Ad te poſt paulò ventura pericula ſentis?
Nam tua res agitur, paries cum proximus ardet.

Mes bons amis,

La conduite de David Youme eſt d'un Japonnois féroce qui n'a jamais connu le ſentiment. Celle de

Jean-Jacques eſt d'un Troglodyte délicat dont l'ame tient à ſa réputation. Le caractere de David n'eſt malheureuſement pas propre à lui ſeul : on le retrouve trop généralement chez nos compatriotes, la ſenſibilité de l'ame eſt une choſe auſſi inconnue aux trois quarts d'entre eux que l'humilité & la tolérance ſont étrangeres aux Prêtres Romains. Il eſt plus aiſé à un Anglois de faire une belle action que de la ſentir; auſſi voyons-nous que ſur nos théâtres rien ne fait ſenſation s'il n'eſt outré. Les farces les plus bouffonnes, les parades les plus groſſiérement plaiſantes divertiſſent bien plus qu'un comique honnête & relevé.

Mes vrais amis,

Il ne faut pas pour cela maudire nos compatriotes, il faut les plaindre & nous garantir de contagion de leur ſtoïciſme. Aimons l'humanité & ſervons-la autant qu'il eſt en nous. Faiſons du bien à nos ſemblables par amour pour eux, & non par raiſon & moins encore par orgueil. Prenons pour regle de notre conduite les excellens préceptes que le Cigne de Cambray met dans la bouche de Socrate. L'amour propre ne veut non plus être contredit par le vice, que par la vertu . . . . on ne l'irrite contre les ingrats que parce que l'amour propre veut de la reconnoiſſance . . . . la véritable vertu détache l'homme de lui-même & lui fait ſupporter la foibleſſe & les vices des autres . . . . plus on eſt loin du vice, plus on eſt porté à l'excuſer & plus on s'applique à le guérir . . . . la vertu imparfaite eſt critique, â-

pre, ſévere & implacable. La vertu qui ne cherche que le bien, eſt toujours égale, douce, affable, compatiſſante. Rien ne la ſurprend, rien ne la choque. Elle prend tout ſur elle & ne ſonge qu'à faire du bien.

Je me ſouviens d'avoir lu dans l'oraiſon du fameux Orateur Romain pour Ligarius, un paſſage que tous les hommes devroient porter gravé dans leur cœur . . . . Rien ne raproche plus les hommes de la divinité que de travailler au bien & à l'avantage de leurs ſemblables . . . *homines ad deos nullâ re propius accedant quam ſalutem hominibus dando.*

J'allois fermer la préſente lettre quand j'en ai reçû une de notre bon frere *Peter Wahrfreund* qui eſt à Paris depuis quelques mois. Cet honorable Piétiſte Allemand me mande que la querelle en queſtion remplit toutes les têtes Françoiſes & toutes les boutiques des Libraires. Il m'apprend auſſi que la plus grande partie du public en a porté le même jugement que moi & que notre compatriote David Youme eſt déclaré en France, atteint & convaincu de s'être conduit envers Jean-Jacques Rouſſeau en homme mal élevé & incivil, en philoſophe dur & orgueilleux, en Stoïcien inacceſſible au ſentiment, en homme enfin dangereux dans les ſociétés polies, & qui eſt le fléau de tous les cercles agréables.

Une autre partie du public, ajoute Wahrfreund, juge David Youme bien plus rigoureuſement, on l'accuſe d'être l'inſtrument de la haine & de la vengeance des miniſtres du gouvernement Littéraire. Ces

philoſophes paſſent pour ne croire ni à Dieu ni à l'immortalité de l'ame. Jean-Jacques les a clairement déſignés dans ſa lettre à Chriſtophe de Beaumont où il déclare *qu'il croit bonnement à Dieu, à la providence & même à la révélation*: ſa profeſſion de foi lui a fait des milliers de proſélytes. C'eſt-là ce qui a choqué les deſpotes en opinions: outre cette oppoſition à leurs ſentimens, & ſa hardieſſe à les publier, ils ont ſenti que Jean-Jacques étoit à leur égard ce que l'aſtre du jour eſt à l'égard des aſtres de la nuit. Son éclat pouvoit les éclipſer, ſa force pouvoit les abattre; ſon éloquence & ſa ſincérité enfin groſſiſſoient ſon parti aux dépens de celui de ſes ennemis. Comme il étoit plus aiſé de trouver des erreurs dans ſes ouvrages que des vices dans ſon cœur, on a démontré ſa témérité & on lui a laiſſé ſes mœurs; on a brûlé les ouvrages & l'auteur a été décrété. Cependant les faſtes d'une audace effrénée ſe ſont continués au ſein de Paris & les auteurs ont vécû paiſiblement dans leurs foyers.

Jean-Jacques chaſſé de France n'y a point moins conſervé des amis & l'eſtime générale. Il ſembloit même qu'elle s'accroiſſoit encore par la fermeté avec laquelle il ſouffroit la honte & les humiliations qu'une petite hypocriſie, ou une belle rétractation lui euſſent ſauvées. C'étoit le fils de Sophroniſque avalant tranquillement la cigue empoiſonnée. Tant d'adverſités rendoient Jean-Jacques plus cher aux gens honnêtes & éclairés, ſes ennemis ont voulu rendre à ces gens éclairés l'utile ſervice de

les

les déſabuſer. Pour cela il ne falloit que rendre Jean-Jacques mépriſable, en lui arrachant cette pureté d'ame & ce zêle de la vérité qui formoient ſur ſa perſonne un bouclier juſqu'alors impénétrable aux atteintes de la calomnie : on a donc imaginé de l'accabler de la même main, de bienfaits & de mépris, on a prévu que la hauteur de ſon ame manqueroit plutôt à la reconnoiſſance qu'à l'amour de ſa réputation. David Youme dans cette entrepriſe ne joue pas un beau rôle, j'en ſuis fâché pour vous autres Anglois, m'écrit poliment le frere Wahrfreund ; mais je dois encore t'ajouter, mon bon ami Penn, que David Youme a laiſſé percer à travers ſon ſens-froid un orgueil dédaigneux qui lui fait bien des ennemis. Il a été fort lié ici avec un Baron de mon pays qu'il appelloit ſon ami ; eh bien ! croirois-tu qu'il a parlé de cet ami comme d'un bon homme à qui il ne trouvoit que de la bonté, qu'il appelle une vertu des dupes, & qu'il regarde comme l'appanage des ſots ?

Mes bons amis,

Ce n'eſt pas tout ; écoutons encore le frere Peter. Il me mande que la lettre de Jean-Jacques, adreſſée au Géometre Clairaut, a été accommodée aux vues de David, que celui-ci a dit à ſes amis que Jean-Jacques étoit un Charlatan, un nouvel Héraclite toujours en pleurs pour mieux ſéduire la multitude ; il a dit que ſon éloquence que nous admirons tous, étoit celle d'un Rhéteur plus adroit que profond,

qui pesoit moins ses raisonnemens que ses expressions.

David Youme, voilà des faits qui rapprochés de ta conduite l'éclairent pour te condamner. Tes amis qui ont parlé indiscrettement, avant l'exposé de ton procès, se rétracteront peut-être à-présent parce que les choses prennent une tournure bien différente de celle qu'ils avoient espérée ; mais tu connois les Quakers, ils sont incapables de mentir, ils abhorrent le parjure, ils ont des loix contre les calomniateurs & les hypocrites. Dis à ton ami Horace Walpole qu'il deshonore un grand nom par de petites méchancetés ; dis-lui qu'un homme respectable par des mœurs pures & estimable par des talens éminens n'a pas plus à redouter la piqûre des insectes qui rampent dans l'herbe, que les chênes audacieux de la forêt de Windsor; dis-lui que si cet homme avec tant d'avantages sur les hommes vulgaires, a une ame orgueilleuse, pourvû qu'elle soit sensible aussi, cet orgueil est le rempart de sa vertu. C'est cet orgueil qui l'empêche de descendre dans la tourbe Lettrée qui ne reconnoît d'autre Dieu que son intérêt, & dont la réputation usurpée par les apparences se dissiperoit bientôt comme le brouillard se dissipe au soleil, si on y portoit le flambeau d'un examen profond.

Mes bons amis,

J'espere que vous serez contens comme moi de la lettre de notre frere Peter Wahrfreund; on ne peut

trop raſſembler de lumieres quand on eſt dans les ténebres, je crois qu'à préſent il n'en reſte plus dans cette affaire.

Je finis ma lettre en vous ſaluant de tout mon cœur, & en vous aſſurant que vous trouverez toujours en moi, votre affectionné & votre cordial ami, *Lewis Penn.*

Fin de la premiere Lettre.

SECONDE LETTRE.

LEWIS PENN

A FRANÇOIS-MARIE

POLYMATHOS,

SEIGNEUR ET PATRON DE F***

ET AUTRES LIEUX,

Le Coryphée du Parnaſſe, & le Docteur univerſel.

AMI FRANÇOIS-MARIE,

IL y a long-tems que mes freres de Penſylvanie & des trois Royaumes avoient réſolu de t'écrire, & je viens d'être chargé de remplir leurs bonnes intentions.

Je commence d'abord par te faire, au nom de tous les Quakers, de grands remerciemens de la petite place que tu as eu la bonté de nous accorder dans ton Eſſai ſur l'hiſtoire générale des nations. Je t'avoue que nous nous ferions bien paſſé de cette politeſſe; car elle couvre une groſſiere méchanceté. Tu nous

a défigurés par de mauvaiſes plaiſanteries & par de hardis menſonges ; mais nous te pardonnons, parce que nous ſommes informés que c'eſt-là ta maniere d'écrire l'hiſtoire. Tu veux parler de tout, même de ce que tu ignores & de ce que tu as oublié; & cette méthode te donne en effet l'air d'un Polymathe, aux yeux des ignorans; mais les gens inſtruits découvrent l'ignorant ſous la marque de Polymathe.

Pourquoi t'amuſer de ce que nous ne croyons pas ? il valoit mieux rapporter ce que nous croyons. Tu n'avois qu'à interroger le premier Quaker : voici comme il t'eût répondu.

Nous adorons un ſeul Dieu ; nous le glorifions, non pas en chantant des cantiques, mais en faiſant du bien aux hommes qui ſont comme nous ſon ouvrage. On ne prêche dans nos Temples que l'amour du genre humain & l'horreur de la méchanceté ; nul d'entre nous n'a le droit excluſif de prêcher. Que ce ſoit un homme, ou une femme, il nous importe peu, pourvu que ſa morale ſoit pure & fondée ſur la raiſon. Quiconque y trouve des erreurs, les réfute ſur le champ par un autre Sermon, auquel le premier prédicant peut encore répliquer; ainſi chacun s'en va perſuadé & content, après s'être proſterné trois fois en ſilence, en récitant cette priere : Mon Dieu, tu vois le fond de mon cœur, éclaire-moi ſi je ſuis dans l'erreur.

Ami Polymathos,

En aſſurant que mon ayeul Williams Penn étoit un

fils d'un Vice-Amiral, tu as dit une fauſſeté qui pourroit obliger tout autre qu'un Quaker. Mon biſayeul Williams Penn n'a jamais été que *Commodore*, ce qui doit ſe rendre en ta langue par Chef-d'Eſcadre, & non par Vice-Amiral.

Tu as méchamment injurié mes freres, en diſant qu'il y a des Quakers qui ſont honteux d'être Quakers, & qui ſe font Proteſtans pour être à la mode. C'eſt dans ton pays que la mode regne deſpotiquement, & c'eſt chez tes compatriotes qu'on trouve ſes eſclaves. Pour les Quakers, qui n'ont parmi eux, ni brodeurs, ni agriminiſtes, ni jouailliers; qui n'occupent que des barbiers, & jamais de perruquiers; qui ſont vêtus aujourd'hui comme ils l'étoient du tems du Patriarche Georges Fox; ils ne connoiſſent la mode, ni en habits, ni en opinions. Auſſi nulle créature humaine ne reſſemble moins à un François qu'un Quaker.

Docteur Polymathos,

J'ai été très-étonné, ainſi que tous mes freres, de te voir intervenir dans la querelle qui s'eſt élevée entre Jean-Jacques Rouſſeau, notre cordial ami, & David Youme, notre compatriote. Il me ſemble que l'un & l'autre en ſavoient aſſez pour ſe défendre eux-mêmes. Et ſi le public avoit eû beſoin des concluſions d'un homme impartial pour prononcer ſur cette conteſtation, ce n'eſt sûrement pas à toi qu'il ſe fût adreſſé, puiſque tu es partie au procès. Je me ſouviens d'avoir lu dans le code des loix humaines, en

ſtyle barbare: *Nullus idoneus teſtis in re ſuâ intelligitur.*

Tu te hâtes d'écrire à David Youme que le public dit que c'eſt le procès de l'ingratitude contre la bienfaiſance. Docteur! dans tes déciſions, tu es auſſi précipité qu'un oracle, & tu n'es pas plus ſûr. Le public qui réfléchit, eſt fort loin d'adopter ton jugement; mais il voit clairement que c'eſt l'arrêt de la jalouſie contre le mérite.

Quod notorium eſt non indiget probatione.

Tu déclares que depuis ſept ans tu n'as point écrit à Jean-Jacques Rouſſeau; & cependant il n'y a pas ſept mois que tout le monde, en voyant la lettre au Docteur Panſophe que tu renies, a reconnu ta plume. Jean-Jacques étoit accablé de tous les côtés; qui pouvoit-t-on ſoupçonner d'avoir la barbarie de l'inſulter encore, ſi ce n'eſt celui qu'on connoît le plus envieux? car l'envie & la jalouſie ſont les plus cruelles de toutes les paſſions. Tu veux te ſauver par une ſubtilité Jéſuitique. Comme tu n'as pas directement écrit cette lettre à Jean-Jacques Rouſſeau, & qu'il n'y eſt pas nommé *totidem verbis*, tu jurerois que tu n'as pas écrit à Jean-Jacques; n'eſt-ce pas, Docteur Polymathos? Tu en ſerois quitte pour un parjure; oh! c'eſt une bagatelle pour toi.

Tu reproches à Jean-Jacques de paroître perſuadé dans ſa lettre à Chriſtophe de Beaumont, qu'on doit lui élever une ſtatue. Docteur! il ne te ſouvient donc plus que tu as écrit au Profeſſeur s'Graveſende,

que tu as fait la Henriade pour être immortel ; que ton adverſaire & celui de tous les philoſophes, c'eſt-à-dire des amans de la ſageſſe, *ſe croit plus ſûr de l'immortalité par ſes argumens, que toi par ta Henriade.* Si c'eſt-là de la modeſtie, elle vaut bien la vanité de deſirer une ſtatue. Tu te dis l'amant de la ſageſſe ? Tu es apparemment un amant volage, car tu abandonnes ſouvent ta maîtreſſe.

Je ſuis ſûr que ce n'eſt pas elle qui t'a conſeillé de publier l'Epître à Uranie, la Pucelle d'Orléans, le Sermon des Cinquante, le Traité ſur la tolérance, le Dictionnaire Philoſophique, la Philoſophie de l'hiſtoire, la merveilleuſe Tragédie de Saül que tu as eu l'adreſſe d'écrire en ſtyle des halles, & la conſolation de voir jouer à Poſtdam ; le Recueil néceſſaire ; le Magiſtrat Philoſophe ; & bien d'autres, que tu envoies à tes amis, & que tu abjures en public.

Tu trouves fort extraordinaire que Jean-Jacques Rouſſeau ait demandé d'être admis à la ſainte Table, & que ſon cœur ſe ſoit dilaté après l'avoir quittée. Tu ne connois ſans doute que les délices d'une table profane, où il ne faut qu'un bon eſtomac & un eſprit méchant. Je te plains, ſi tu n'as jamais goûté le raviſſant plaiſir d'obtenir une choſe que tu pouvois deſirer comme une conſolation de tes infortunes.

Tu fais un crime à Jean-Jacques d'avoir demandé une priſon aux Aldermans de Berne, tu le compares ingénieuſement à la Comteſſe de Pimbeche, à qui l'on conſeilloit de ſe faire lier ; & tu badines agréablement ſur ce que Jean-Jacques conclud que tu lui ôtes la conſolation d'être renfermé dans une priſon perpé-

tuelle, & que tu lui procures l'avantage d'être excommunié par les Prêtres de Motiers-Travers, & lapidé par les petits enfans.

Ami Polymathos,

Ne jouerois-tu pas ici le rôle de Polichinelle, dont tu a pris la peine de donner l'hiſtoire ainſi que de ſon pere Brioché, & de ſon amie de Gigogne, pour marcher ſur les traces de Swift & de Rabelais, qui ont allégoriquement attaqué la Religion Catholique.

Polichinelle paſſe pour dire la vérité en plaiſantant; je ſais que plus de la moitié de tes compatriotes les Pariſiens, eſt perſuadée que tu déteſtes tout homme de mérite qui n'eſt pas de ton avis; & tout le monde eſt convaincu que quand tu es l'ennemi de quelqu'un, les dents de ta jalouſie le déchirent tant qu'il eſt vivant; & que ta haine le reſſuſciteroit, s'il étoit poſſible, pour avoir la ſatisfaction de l'empoiſonner avec ſon fiel. On ſe ſouvient encore, à ta gloire, de l'acharnement avec lequel tu as perſécuté Jean-Baptiſte Rouſſeau, qui malgré toi ſera le premier des Poëtes lyriques de la nation, comme Jean-Jacques Rouſſeau en eſt l'écrivain le plus nerveux & le plus éloquent.

Ami François-Marie,

Tu rapportes des fragmens de lettres écrites en 1743. par Jean-Jacques à ſon Patron. Je ſuis de bonne foi; je ſais que ces lettres exiſtent, parce qu'un homme véridique m'a dit les avoir lues, & y avoir

vu qu'en effet Jean-Jacques s'y qualifie de domeſtique ; mais la maniere adroite dont tu préſentes ces fragmens, donne à croire que Jean-Jacques n'a mangé que du pain, qu'il a mérité d'être chaſſé honteuſement de chez l'Ambaſſadeur, d'être jetté par les fenêtres, & au moins pendu, s'il eût reſté long-tems à Veniſe. Cependant Jean-Jacques racontant ſes infortunes à ſon Patron, dans les termes les plus humbles, ſe plaint de l'injuſtice de ſon ſort, & atteſte le ciel de ſon innocence. Eſt-ce donc la premiere fois que le foible auroit été injuſtement maltraité par le Sort? Tu nous apprends toi-même *qu'en certains rangs on eſt diſpenſé d'être juſte & raiſonnable.*

Docteur Polymathos,

Tu conclus malignement, après avoir cité ces fragmens de lettres, que Jean-Jacques n'a jamais pû, ni ſe maintenir ſous aucun maître, ni ſe conſerver aucun ami. La preuve contraire réſulte des faits. Ils ſont trop connus pour les rapporter ici. Mais cette conſéquence que tu appliques à Jean-Jacques, eſt véritablement le réſultat de l'hiſtoire de la vie de François-Marie Polymathos. Obligé de ſortir de la France qui l'avoit enrichi, & qui l'honoroit; méſeſtimé en Hollande, où les libraires l'accuſent de cette ſubtilité qu'on récompenſoit à Sparte, & qu'on punit dans toute l'Europe; forcé de quitter les Pays-Bas où ſa muſe cauſtique s'étoit fait des ennemis, il ſe réfugie en Pruſſe, & le Roi le comble de bienfaits & d'honneurs; comment Polymathos lui prouve-t-il ſa

reconnoiſſance ? par des épigrammes ; en l'accuſant dans ſa Pucelle de reſſembler à l'ami d'Alcibiade. Polymathos s'enfuit de Pruſſe, emportant ſous ſon bras le porte-feuille du Prince, & ſur ſon habit les témoignages de ſes bontés. Le déſerteur eſt ratrapé ſur les frontieres ; on lui ôte ce qu'il enlevoit ; c'eſt-à-dire, le porte-feuille & la clef de Chambellan, & on le laiſſe aller. C'eſt ce même déſerteur rentré en grace auprès du Roi de Pruſſe, & ſouffert en France par la bonté du Souverain, qui vient accuſer Jean-Jacques d'ingratitude & d'inſociabilité. A-t-il donc aujourd'hui des amis à milliers? Bon ! à milliers : s'il les compte par mille, Jean-Jacques les compte par millions. Citez, ſi vous l'oſez, une ſatyre de Jean-Jacques contre ſes bienfaiteurs. Eſt-ce lui qui a commencé à dire des injures perſonnelles ? Il a cenſuré des nations, mais jamais des particuliers.

Docteur Polymathos,

Tu es dans l'erreur, ſi tu crois avoir des amis. Tu n'as que des connoiſſances qui te craignent, parce que ta bile s'allume contre quiconque prend la liberté de dire qu'il s'ennuye en liſant tes ouvrages, ou qu'il bâille à quelques-unes de tes pieces dramatiques. Il faut pourtant être juſte.

Tu as des ouvrages réellement admirables, & par conſéquent tu mérites des admirateurs ; moi-même je ſuis du nombre quelquefois. Mais à-coup-ſûr on n'aime pas ta perſonne ; tout en chériſſant ton génie, on déteſte ton cœur.

Tu as raiſon de dire que Jean-Jacques rendra ſervice à la poſtérité, en publiant l'hiſtoire de ſa vie. Ses contemporains la liront avec empreſſement, & leurs petits enfans la recevront avec reconnoiſſance, parce qu'elle ne contiendra que des vérités, & parce qu'elle ſera un modele pour tous les hiſtoriens qui voudront écrire l'hiſtoire autrement que tu ne l'as écrite. Comme Jean-Jacques n'eſt pas Prince, ſon hiſtoire ne pourra pas ſervir à l'éducation des Princes, ainſi ta plaiſanterie eſt des plus mauvaiſes. Mais elle ſervira à perſuader à ceux qui ſe mêlent d'écrire, qu'il faut qu'ils gardent pour eux leurs opinions ſans les répandre; elle leur apprendra à ne jamais dogmatiſer, à ne pas écrire, même des vérités, quand ces vérités ſont oppoſées aux loix, aux maximes, & aux conſtitutions des Etats qu'ils habitent.

Ami Polymathos,

Je me figure que l'hiſtoire de ta vie ne ſera pas moins intéreſſante que celle de Jean-Jacques : elle pourra ſervir à l'éducation des gens de lettres qui voudront parler de tout & contre tous, & ſe rétracter ſuivant les intérêts de leur amour-propre & de leur fortune.

L'hiſtoire de ta vie inſtruira les ſiecles futurs, que né avec un heureux génie, & doué du talent de faire de beaux vers, tu aurois toujours été en vénération dans ta patrie, & même dans l'Europe, ſi tu avois voulu te contenter de faire des vers, des pieces de théâtre, & t'amuſer quelquefois à des bagatelles mo-

rales comme Candide, Zadig, Memnon, Micromégas, &c. Mais tu as voulu nous donner des Romans de ta fabrique pour des hiſtoires véritables, tes opinions en phyſique pour des faits certains, & tes chimeres métaphyſiques pour des vérités inconteſtables. Tu as cenſuré durement tes prédéceſſeurs qui étoient tes maîtres, tu as perſécuté tes contemporains qui étoient tes rivaux; & ſans doute que tu laiſſeras quelque ſatyre contre tes ſucceſſeurs qui voudront te diſputer l'immortalité dont ta Henriade t'eſt caution. En vérité, ce que j'admire le plus en toi, c'eſt cette heureuſe faculté que tu as de multiplier les livres, ſans multiplier les inſtructions. Il ſemble que tu ſois auteur, comme le caſtor eſt maçon. L'inſtinct lui ſuffit pour bâtir ſa loge, & elle eſt fort loin de la perfection, parce qu'il n'a pas le don ſublime de combiner ſes idées & de raiſonner ſes travaux. Eh bien, tes livres reſſemblent à l'édifice du caſtor, parce que tu ne veux pas prendre la peine de raiſonner; car je ſuis bien perſuadé que tu en as le pouvoir. Mais tu aimes mieux la multiplication que la perfection. Ecoute-moi, Docteur, je ne veux pas te chicaner ſur ton goût; je veux ſeulement te dire que le mien eſt fort différent, & ce que je penſe avec le public.

Quid ego, & populus mecum deſideret.

Par exemple, il me ſemble que j'aimerois mieux avoir fait l'hiſtoire de la conjuration de Veniſe, ou le diſcours ſur l'hiſtoire univerſelle, que d'avoir écrit toutes les hiſtoires que tu nous a données, parmi leſ-

quelles je diſtingue toutefois celle de Charles XII. Crois-tu que le Temple de Gnide & les Lettres Perſanes ne ſoient pas ſupérieurs à toutes tes œuvres Philoſophiques? Mais, comme tu le dis judicieuſement, il y a des ſottiſes & des querelles dans toutes les conditions, dans tous les temps & à tous les âges. On commence par ſe battre pour un hochet, & l'on finit par ſe diſputer pour la gloire; autre hochet qui cauſe plus de bruit que le premier, & qui échappe toutes les fois qu'on veut s'en ſaiſir par force. Le temps engloutit enſuite les vainqueurs & les vaincus, & tout eſt plongé dans l'oubli.

Je ſuis fâché que tu ayes omis dans ton Hiſtoire des nations, la diſpute des enfans de François d'Aſſiſe pour la forme de leurs ſandales en 1312; celle des Cordeliers avec les Capucins, à qui ces premiers refuſoient l'honorable titre de Freres Mineurs, & qui prétendirent enſuite avoir le droit excluſif de peindre leur fondateur avec des ſtigmates, contre les Dominiquains qui avoient l'audace impie de peindre auſſi Catherine de Sienne avec des ſtigmates. Tout cela eût été admirable dans une Hiſtoire des nations.

Paſſons à des faits plus récens. Le Parlement de la patrie vient de condamner juſtement Jean-François Lefevre de la Barre à être brûlé à Abbeville avec un certain livre Philoſophique qui lui ſervoit de Catéchiſme; & il a fait grace à l'Auteur qui eſt de ta connoiſſance. On préſume que ce triſte événement n'a été connu ni dans l'Empire de Ruſſie qui eſt pourtant en Europe, ni dans l'Empire de la Chine qui touche à la

Ruſſie. Le public de France & des trois Royaumes s'en eſt occupé au moins huit jours, & l'a oublié au bout de huit autres jours. Néanmoins il n'eſt pas perdu pour la poſtérité ; on le retrouvera éternellement dans les régiſtres mortuaires des illuſtres coupables. Et ſi l'on s'aviſe un jour de donner les annales des grands effets produits par de petites cauſes, on ne manquera ſûrement pas d'inférer ce trait, & il honorera fort la mémoire de l'Auteur.

Ami François-Marie,

Le conſeil que tu donnes à David Youme & qu'Horace Walpole a donné à Jean-Jacques Rouſſeau, d'être ſage & heureux, eſt excellent, & tu devrois bien le garder pour toi-même; mais tu fais comme les moines qui montent orgueilleuſement en chaîre pour prêcher l'humilité, la tempérance, & bien d'autres vertus qu'ils n'ont jamais pratiquées.

Tu dis à la fin du VI. Chapitre de tes Elémens de la Philoſophie de Newton: *ſans l'humanité, vertu qui comprend toutes les vertus, on ne mérite pas le nom de philoſophe.* Cette belle maxime qui eſt toute la morale des Quakers; *ne faites à autrui que ce que vous voudriez qu'on vous fît*; on la trouve preſque à chaque page de tes ouvrages, ainſi que cette divine ſentence du grand Confucius; *Reconnois les bienfaits par des bienfaits, & ne te venges jamais des injures.* Dis-moi ſincérement, eſt-ce pour les mettre en pratique que tu appelles Plutarque un bavard, Racine un viſionnaire, la Jonchere un fou ? Dans tes nouveaux

mélanges Jean-Jacques eſt un petit bon homme ; tu le loges dans un grenier, tu le traites de gredin & de fou, incapable de gouverner ſa ſervante, qui veut gouverner deux mille lieues de pays. Ah! Docteur, appeller ſon frere gredin & fou, & le mettre dans un grenier en hyver, ce n'eſt pas-là de la bienfaiſance.

Eſt-ce le deſir d'être ſage & heureux qui t'a inſpiré ta charmante lettre au Docteur Panſophe & celle qui la précede? Ont-elles été dictées par *l'amour du genre humain qui fait ton caractere*, à ce que tu dis modeſtement, dans ta réponſe en 1746 au Prince Royal de Pruſſe, qui te fait auteur de tant de chef-d'œuvres ?

Ami Polymathos,

Si dire des injures à ſon prochain, ou l'empoiſonner par des railleries ameres, c'eſt aimer le genre humain, perſonne aſſurément ne l'a jamais aimé plus que toi. Je pourrois ici te faire une longue liſte de ceux que tu as traités en ennemis, à commencer par Jean-Baptiſte Rouſſeau, Desfontaines, Travenot, la Métrie, Maupertuis, Paſcal, Crebillon, l'Abbé Trublet, le F. de Pompignan, Freron, Chaumeix, le P. Bertier, & différens docteurs Allemands qui avoient oſé n'être pas de ton ſentiment, & le dire dans leurs Journaux. . . . Mais je reviens à ta lettre à Jean-Jacques. Tu t'écries que les honnêtes gens diront que Panſophe eſt méchant comme les autres hommes, & que c'eſt bien dommage; tu te trompes.

Les

Les honnêtes gens diront, Panſophe eſt orgueilleux & ſingulier; ſon orgueil lui vient du ſentiment de ſon mérite, de l'aſſurance que lui donne la pureté de ſa conſcience; *mens conſcia recti.* Sa ſingularité, qui eſt dans ſes opinions, ne l'empêcha pas d'avoir des mœurs pures, un cœur bon, ſenſible, réellement ami de l'humanité & ennemi de tout artifice; on ne peut ſe refuſer de l'aimer & de le plaindre.

Quant à Polymathos, il eſt encore plus orgueilleux que Panſophe, & il a de grands talens: mais ſes haines implacables, ſa bouche toujours prête à renier ſa main, le fiel qu'elle diſtille perpétuellement, annoncent qu'il a un cœur dur & méchant. Il a pourtant fait du bien; mais c'eſt pour faire le mal avec plus de ſûreté. Son génie eſt admirable; ſa perſonne eſt odieuſe.

Ami Polymathos,

Tu reproches à Jean-Jacques des contradictions, des inconſéquences, & tu le joues en cette occaſion avec la brillante antitheſe pour divertir tes lecteurs; penſes-tu les perſuader auſſi? oh! tu le voudrois bien; tu aurois enſuite le plaiſir malin de les appeller têtes de choux: car tu ſais bien qu'il n'y a pas un de tes ſyllogiſmes dont la majeure ne ſoit fauſſe, la mineure forcée, ou la conſéquence déraiſonnable.

Oſes-tu bien reprocher des contradictions à quelqu'un, toi, dont les ouvrages fourmillent de contradictions, d'erreurs, &c. &c. &c? Après avoir établi le matérialiſme dans un chapitre ſur Loke, tu veux perſuader que tu crois à l'immortalité de l'ame; &

enſuite tu eſſayes de démontrer ſa nullité dans ton Catéchiſme Chinois: tu dis dans un endroit *qu'il y a une chaîne de ſubſtances qui s'élevent à l'infini; ailleurs, qu'une roue de la grande machine ne peut s'arrêter ſans que la nature entiere ſoit dérangée*; & cependant tu romps cette chaîne de ſubſtances dans ton poëme ſur la deſtruction de Lisbonne, & tu fais la guerre à la providence: dans un autre ouvrage, tu dis *que cette chaîne eſt une chimere*; que *dans de grands eſpaces vuides, il ne peut y avoir une chaîne qui lie tout.*

Ami Docteur Polymathos,

Tu affirmes que le *Cymbalum mundi* a été injuſtement brûlé, parce qu'il n'a pas le plus léger rapport au Chriſtianiſme; cela eſt vrai, ſi l'on ne s'attache qu'aux mots; mais qui eſt-ce qui ne voit pas que ſous le voile de l'allégorie on ridiculiſe la divinité, pour établir le *fanatiſme*, & jetter du mépris ſur toutes les religions? eſt-ce une choſe ſi indifférente que de *parler de l'injuſtice de Jupiter qui noye les hommes pour le crime de Lycaon, & qui ne les punit pas de lui avoir volé le livre du deſtin, qui fait toute ſa ſcience?* Si Deſperiers n'eût pas eu le deſſein de ſatyriſer les Dieux & les hommes, pourquoi eût-il feint que ſon ouvrage n'étoit qu'une traduction du latin?

Tu aſſures, en habile politique, que tout pays policé, qui met ſur pied de grandes armées & qui a beaucoup de manufactures, poſſede le nombre d'hommes néceſſaire; ne peut-on pas avoir des armées, beaucoup de manufactures, & point de cultivateurs dans

les campagnes? Ta Patrie t'en a offert la preuve ſous le Miniſtre Colbert qui vous fit preſque manquer de pain & de vin, pour vous procurer de bonnes étoffes & de beaux habits. . . . Et la Pruſſe, ne l'as-tu pas vue avec des Soldats & des manufactures, & point de laboureurs ?

Docteur Polymathos,

Lis le nouveau traité des ſtratagêmes permis à la guerre, tu verras qu'on te reproche de te mêler de raiſonner de tout & de raiſonner mal. En Géographie tu as fait bien des erreurs; auſſi je me rappelle avoir bien ri avec un de mes freres en liſant ton Hiſtoire du Czar, dans laquelle Kargapol ville de Ruſſie, peu éloignée d'Archangel, eſt appellée *Karga ſous le pole*; & cependant Kargapol étant à 52 dégrés de latitude eſt fort éloignée du pole.

Dans cette même hiſtoire tu parles d'un poiſſon monſtrueux beaucoup plus gros que l'hippopotame du Nil, & dont la machoire eſt d'un yvoire plus dur & plus parfait. Il ſembleroit à t'entendre que l'hippopotame eſt un poiſſon, & qu'il a une machoire d'yvoire; cependant c'eſt un gros quadrupede qui tient à l'extérieur du cheval & du bœuf, & qui eſt amphibie comme la loutre & le caſtor: je te demande ſi on ſeroit bien fondé à appeller ces animaux des poiſſons. Y a-t-il de l'exactitude à dire que la machoire de ce poiſſon monſtrueux eſt d'yvoire? Quoi! parce que les dents ſont d'yvoire, la machoire en ſera auſſi! A-t-on jamais dit en parlant

de l'yvoire que c'étoit la machoire d'un éléphant?Conviens, Docteur, que jamais ſynecdoche ne fut plus mal adroitement employée.

Tu *outrages fiérement la vérité*, quand tu dis en tout endroit de tes Oeuvres qu'aucun ſentiment Philoſophique n'a jamais nui à la Religion du Pays ; que tous les livres de la Philoſophie moderne ne feroient jamais autant de bruit qu'en a fait autrefois une diſpute de Cordeliers & de Capucins. Tu ne ſavois pas que le Dictionnaire Philoſophique conduiroit un jour des jeunes gens d'Abbeville en priſon & au feu. Tu vois que l'auteur de ce Dictionnaire, qui a allumé le bûcher, a plus fait que Pomponace, Montagne, le Voyer, Deſcartes, Monteſquieu, & tous les grands hommes que tu cites, par leſquels il n'y a eu perſonne de rôti; or cet Auteur eſt plus grand homme qu'eux tous; voilà un ſyllogiſme, *in more tuo.*

Docteur Polymathos,

Tu blâmes Jean-Jacques d'avoir dit qu'il ne faut pas apprendre le Catéchiſme aux enfans, parce qu'ils n'ont pas l'eſprit de croire en Dieu; & toi tu as dit *que les Caffres & les Hottentots ſont de vrais enfans; & qu'un enfant n'eſt ni athée ni déiſte, qu'il n'eſt rien.*

Ami Polymathos,

Si je voulois rapporter toutes tes contradictions & tes erreurs, je pourrois bien en faire deux gros *in*-12, ſans conſulter les 2 volumes de *tes erreurs*, *Imprimés*

à Avignon, leſquels je mépriſe ſouverainement, parce que c'eſt l'ouvrage d'un dévot ou d'un fanatique, & que ces deux eſpeces d'hommes ne connoiſſent ni la raiſon ni la vérité.

Ce ſeroit pourtant une entrepriſe très-avantageuſe que de purger tes livres de tout ce qui s'y trouve d'erroné, de répété, & d'emprunté. Ils ſerviroient à l'inſtruction du public ſans le ſcandaliſer, & tes œuvres deviendroient à bon marché; car elles gagneroient ce qu'elles perdroient de leur volume: il ne faudroit pas abandonner cette tâche à un de ces hommes qui font vœu de n'être plus hommes en endoſſant le capuce ou le ſcapulaire, avec une robe rouge, noire ou blanche. On a l'exemple de leur impéritie dans les ouvrages polémiques. Tel eſt celui que vient de nous donner le compilateur des plagiats de Jean-Jacques Rouſſeau, qui a éloquemment écrit en François, après avoir *plagié* des auteurs Latins que les trois quarts de ſes lecteurs n'ont jamais lus & ne liront jamais.

Si tu connois cet auteur, ſi prodigue de travail, & ſi avare d'inſtructions, dis-lui qu'il écrive comme Jean-Jacques, & qu'il ſoit plagiaire comme lui, ſauf à voir recueillir ſes plagiats & ſes réminiſcences par quelque érudit déſœuvré, qui voudra ſe rendre agréable au public qui ne le lira pas, & utile à un Libraire qu'il enverra à l'hôpital, s'il ne fait pas mieux le François que celui qui commence élégamment par dire que Jean-Jacques *a eſſuyé un déchaînement univerſel.*

Ami Polymathos,

Cinq ou ſix de tes ouvrages retentiſſent des repro-

ches que tu fais à Jean-Jacques d'avoir parlé de *baiſers âcres :* eh docteur ! ne te ſouvient-il plus que ta Pucelle offre quelque choſe de pis que des baiſers âcres ; & ta ſublime tragédie de Saül...?

Les ſtatues que Jean-Jacques deſire te fâchent donc beaucoup, car tu t'en occupes bien ſouvent. As-tu peur qu'il ne reſte pas de marbre pour faire les tiennes ? Ta crainte eſt auſſi puérile que ta critique . . . Demande-le au moine & aux êtres métaphyſiques de ta Henriade qui t'ont promis l'immortalité ; ſans-doute, ils valent bien Falconet.

Si pourtant tu te défies des promeſſes de tous ces utiles perſonnages, profite du conſeil que tu donnes à Jean-Jacques ; fonde, non pas des égliſes, car tu n'aime pas les égliſes, & tu crains les tremblemens de terre ; voilà pourquoi tu ne bâtis que des chapelles ; fonde une Académie où l'on enſeignera ta Philoſophie. Elle pourra être compoſée de douze Académiciens que tu auras élevés & inſtruits, & qui ſeront obligés de publier chaque année un volume *in*-12, en l'honneur du fondateur, & en faveur de ſes excellens préceptes. Les 12 ſeront aſtraints à prendre chacun une femme qui leur donnera des enfans, & qu'ils répudieront en cas de ſtérilité ; car dans Terraquée il ne faut rien garder d'inutile. Avec la vie, ils tranſmettront à leurs enfans tes principes & tes opinions ; ceux-ci ſe marieront & enſuite endoctrineront leur poſtérité comme ils auront été endoctrinés eux-mêmes ; ainſi la gloire de ton nom, la généroſité de ton cœur, & le zêle de ta Philoſophie voleront de bouche en bou-

che dans tous les coins de la terre juſqu'à la diſſolution de l'Univers.

Docteur Polymathos,

Après avoir bien cimenté ton immortalité avec les ſtatuts de ton Académie, tu y préſideras toi-même; tu compoſeras des diſcours en ſtyle badin & ſatyrique pour leur ſervir de modele; & tu feras des raiſonnemens en ſtyle obſcur, que tu leur donneras à deviner, pour leur aiguiſer l'eſprit. Tu leur recommanderas ſur-tout de lancer une paſquinade ou de faire une ſatyre ſur quiconque ne trouvera pas leur ſtyle plaiſant, & leurs ſyllogiſmes parfaits; car la douce police de la République littéraire permet à tout écrivain de faire des ſottiſes, & de dire des injures.

Enfin, mon ami, lorſque tu auras perfectionné ce magnifique établiſſement & que tu verras la mort lever le bras pour te frapper, tu la prieras toi-même, & tu la feras prier par 5 ou 6 Capucins de s'arrêter & d'écouter un moment. Tu feras auſſi-tôt aſſembler le Lycée, & tu lui adreſſeras en tremblant l'oraiſon ſuivante.

Mes chers amis & mes diſciples,

„ La mort vient de ſe préſenter à moi, & ne me
„ laiſſe plus qu'un inſtant de vie. Quoique je frémiſſe encore d'avoir vu cette cruelle, cependant
„ vous devez croire que je n'ai pas peur, parce que
„ je vous le dis, & que je ſuis votre maître. Pouvois-je mieux faire que de diſpoſer du peu de tems
„ qui me reſte en votre faveur? Vous mes amis, par

„ qui je dois revivre, vous dont les deſcendans doi-
„ vent prôner mon immortalité & prêcher que tout
„ eſt matiere!

„ Vous ſavez que j'ai beaucoup écrit pour faire
„ des livres, & très-peu pour inſtruire mes compa-
„ triotes; parce qu'enfin 6. volumes de faits ramaſſés
„ à droite & à gauche, ſont plus aiſés à faire qu'un
„ ſeul volume de choſes bien réfléchies, & que les
„ plaiſanteries me coûtent bien moins que des raiſons:
„ *ſtudeo bullatis ut mihi nugis pagina turgeſcat dare*
„ *pondus idonea fumo.*

„ Souvenez-vous toute votre vie, & ne manquez
„ pas de le dire à vos enfans, que ma Pucelle d'Or-
„ léans a été faite pour l'inſtruction des jeunes per-
„ ſonnes qui ſe deſtinent à amuſer le public, ſoit ſur
„ les théâtres, ſoit ailleurs; & pour ſubſtituer l'hon-
„ nête jargon des Veſtales d'Opéra au langage malhon-
„ nête des Dragons qui fréquentent les rues Jean, St.
„ Denis, du Chantre, &c. &c.; rues auſſi néceſſaires
„ à la bonne ville de Paris, que les boulangers & les
„ traiteurs; car il y a des appétits de toute eſpece.

„ Je vous recommande particuliérement de vivre
„ en paix avec tout le monde, & d'être toujours unis
„ entre vous par les liens de la concorde la plus fra-
„ ternelle. Que vos ſemblables honorent l'Eternel,
„ aſſis ou à genoux, en pſalmodiant du nez ou en
„ chantant de la gorge; en mangeant du pain ſans
„ levain une fois par an, ou en s'abſtenant de viande
„ pendant 44 jours, ce ne ſont pas vos affaires. Vous
„ ne devez ni les battre ni les brûler; en un mot,
„ ſoyez tolérans. Liſez ſouvent mon beau Traité

„ de la Tolérance, je l'ai fait dans la vue de convertir les hommes, ſur-tout les prêtres; & même pour „ le plus grand ſuccès de ma doctrine, mon Recueil „ Néceſſaire, & qui vous ſera très-utile, détruit toutes les Religions. J'ai prouvé qu'il ne falloit ni „ prêtres ni égliſes.... Mais je tremble que la ſuperſtition, cette mere de tous les cultes, & le tyran „ du ſens commun, ne vienne s'emparer de vos eſprits; peut-être hélas! viendra un tems orageux, „ où vous voudrez avoir des temples qui vous coûteront fort cher, & où vous irez bâiller, au moins „ une fois par ſemaine; vous inſtruirez des prêtres, „ qu'il faudra nourrir, & qui vous tromperont ſans „ ceſſe; vous aurez une multitude de cérémonies extravagantes, inventées par l'intérêt, & pratiquées „ par la ſtupidité; une telle penſée me fait ſaigner le „ cœur! O ſainte Philoſophie, détourne tous ces maux. „ Mes amis, rejettez avec obſtination toute eſpece de „ culte, & déclarez la guerre à toutes les Religions; „ c'eſt-à-dire, ſoyez Philoſophes, ou amateurs de la „ ſageſſe.

„ Mes chers diſciples, ſoutenez votre attention. „ Vous ne doutez pas que ma Henriade ne ſoit un „ chef-d'œuvre, qui eſt le *piédeſtal de mon immortalité*, car je vous l'ai répété ſouvent; & je ſuis votre „ fondateur. Eh bien cette Henriade, où j'ai chanté „ la Religion Catholique, où j'ai parlé des myſteres „ ſacrés d'une Religion divine, auſſi reſpectueuſement „ qu'un homme qui les croiroit; cette Henriade, il „ faut l'abandonner aux Capucins pour l'inſtruction de „ leurs novices.

„ A l'égard de ma Philoſophie de l'Hiſtoire, c'eſt
„ un livre excellent pour apprendre à lire à vos petits
„ enfans; puis, quand ils ſeront grands, le Diction-
„ naire Philoſophique, que j'avoue & reconnois de-
„ vant vous pour être à moi, ainſi que la Tragédie
„ de Saül, le Recueil Néceſſaire, le Catéchiſme d'un
„ honnête-homme, &c. &c. attendu que je ne veux
„ pas laiſſer des bâtards. Le Dictionnaire leur ſervira
„ de Catéchiſme; & vous les empêcherez d'entrer en
„ France, car ils pourroient s'y faire rôtir comme le
„ malheureux Chevalier de la Barre.

„ Pour perfectionner vos enfans vous leur ferez
„ lire les Obſervations que j'ai faites ſur la langue
„ Françoiſe, & qui ont paſſé pour excellentes, *ne-*
„ *mine contradicente*, quoiqu'elles tendent à introdui-
„ re le néologiſme, qui eſt le fléau de toutes les
„ langues.

„ Lorſque vous voudrez eſſayer l'habileté de vos
„ éleves, dans leur langue, vous leur donnerez à
„ traduire en bon François quelques-unes de mes pe-
„ tites Lettres ſur les grands Miracles; car en cette
„ occaſion pour rendre ma parole plus onctueuſe, &
„ mon ſtyle plus Apoſtolique, j'ai écrit, comme un
„ Frere Ignorantin qui inſtruit des petits garçons, &
„ qui les fouette s'ils jouent pendant ſa leçon. A la
„ vérité je n'ai fouetté perſonne; mais j'ai fait dire
„ de groſſes injures à Jean-Jacques & à ſa Gouver-
„ nante, par Mlle. Ferbot.

„ Mes chers diſciples, des ignorans vous diront que
„ les Religions ſont admirables dans leur inſtitution,
„ en ce qu'elles ſemblent faites pour rendre les hom-

„ mes heureux, & pour dédommager les autres de
„ de leur pauvreté, en les confondant avec les riches,
„ en ce qu'elles contiennent les peuples dans leur de-
„ voir en ce monde, par la crainte d'un châtiment
„ dans l'autre, & qu'enfin par les béatitudes futures
„ qu'elles promettent, elles consolent les malheureux
„ de leurs infortunes préſentes. Moi qui ſuis Poly-
„ mathe, j'ai démontré qu'il n'y a rien à eſpérer ni à
„ craindre après la mort, que toutes les Religions ſont
„ abſurdes, qu'elles outragent la Philoſophie; que ſi
„ elles rendent les hommes heureux, c'eſt en leur cré-
„ vant les yeux, pour les empêcher de voir, & en
„ les abrutiſſant, pour les empêcher de penſer.

„ Des ignorans vous diront: la premiere loi que
„ doit obſerver un ſage, c'eſt de ne pas troubler l'or-
„ dre public en tournant en ridicule le culte de ſon
„ pays; c'eſt de ne pas ôter au peuple le frein de la
„ Religion, parce que les trois quarts des hommes,
„ qui ſont peuple, redoutent plus les peines de l'en-
„ fer qu'on leur montre ouvert pour les méchans dès
„ leur enfance, que les tourmens d'une mort vio-
„ lente qui ne dure qu'un inſtant, & qui les laiſſent
„ encore incertaines ſur leur ſort futur; & parce qu'en
„ général les hommes ont, au moins, autant de peur
„ des diables que des bourreaux.

„ Moi, j'ai enſeigné qu'un bon Gouvernement ne
„ doit pas ſe mêler de la Religion des citoyens, &
„ qu'il doit tolérer toutes les opinions & toutes les
„ Religions avec la même indifférence; quoique je
„ ſois pourtant perſuadé que des opinions des cito-
„ yens, des idées qu'ils ont de la vie à venir, de-

„ pende uniquement leur conduite en celle-ci ; car „ j'ai dit expreſſément *qu'il falloit être Chrétien à Pa-* „ *ris* & *Muſulman à Conſtantinople.*

„ Des ignorans vous diront qu'à conſidérer le mon- „ de tel qu'il eſt, un homme raiſonnable qui aime „ ſes freres, choiſira toujours l'Europe pour ſa pa- „ trie, parce que les mœurs y ſont plus douces, les „ habitans plus ſociables & réellement plus unis par „ leur dépendance mutuelle, & par la ſageſſe des „ loix.

„ Moi, j'ai démontré que l'Europe ne peut nourrir „ que des brutes & des imbéciles, parce que les trois „ quarts & demi de ſes habitans ſont Chrétiens, & „ que l'autre demi-quart croit à la Providence. J'ai „ fait voir en même tems que c'eſt dans l'Aſie qu'il „ faut chercher des hommes civiliſés, & des ſages; „ ſur-tout dans l'Inde & à la Chine. Dans l'Inde par- „ ce qu'on n'y mange point d'animaux de peur de „ manger ſes parens, & d'être mangé enſuite; à la „ Chine parce qu'on s'y moque de la vie future, & „ que l'on n'y croit que les Mandarins qui font don- „ ner la cangue ou la baſtonnade.

Mes enfans,

„ Après avoir donné des préceptes pour vous ôter „ tout remords & tout ſcrupule, c'eſt-à-dire, pour faire „ le bonheur de vos ames; je vous en dois encore „ pour la félicité de vos corps. Cette félicité corpo- „ relle ne va pas ſans la fortune; & celle-ci eſt une „ cruelle qu'on n'atteint pas chaque fois qu'on la pour-

„ ſuit. On peut à la vérité lui tendre des piéges, &
„ fixer ſon inconſtance par des *chaînes ſubtiles*, mais
„ les loix humaines ne tolerent pas les ſubtilités; ſans
„ cela, qu'il ſeroit gracieux de vendre un même ma-
„ nuſcrit à dix Libraires!

„ La tête d'un Auteur ſeroit un vrai tréſor;
„ Son eſprit & ſa main changeroient tout en or.

„ Cependant il reſte encore une reſſource certaine
„ à un homme adroit qui aime l'argent, & qui craint
„ le travail. Ecrivez beaucoup, cela prouve qu'on
„ a du mérite. *Scire tuum nihil eſt niſi te ſcire hoc*
„ *ſciat alter.*

Tel qu'un potier qui d'une même argile fait cent
„ vaſes différens par la forme, & pourtant ſemblables
„ par le fonds, de même un écrivain habile, avec la
„ même matiere, fait ſix ouvrages diſſemblables en
„ apparence, & cependant identiques en réalité; mais
„ les préſentant ſous des formes variées & plus ou
„ moins perfectionnées par ſon induſtrie, il vend ſix
„ fois la même marchandiſe ſans effleurer ſa probité,
„ & ſans voler ſes acheteurs.

Experto credite Roberto.

„ Eh, qui ſait ſi ſans cela j'euſſe pu fonder une
„ Académie. Hélas! mes enfans, je n'aurois peut-
„ être pas l'honneur de vous entretenir aujourd'hui.

„ Lors donc que vous aurez accumulé de bonnes
„ rentes; que vous aurez de beaux châteaux ſur

„ les frontieres (c'eſt-là le pays de la liberté, puiſ-
„ qu'on y dit tout ce que l'on veut) : gardez-vous
„ bien de penſer comme Alexandre, qui avoit la
„ ſimplicité de dire à ſon précepteur, *qu'il aimeroit*
„ *mieux ſurpaſſer le reſte des hommes en ſavoir qu'en*
„ *puiſſance.* Oh! mes amis, qu'eſt-ce que la ſcience
„ en comparaiſon d'une belle Seigneurie?

„ Autant que vous pourrez, faites grande chere
„ dans vos châteaux; tenez-y table ouverte, c'eſt le
„ moyen de ſe faire aimer & d'avoir des prôneurs.
„ Tâchez de vous en procurer dans tous les états,
„ parmi les médecins, parmi les confeſſeurs & par-
„ mi les Cenſeurs-royaux; car, comme les médecins
„ gouvernent abſolument les gens foibles de corps,
„ de même les confeſſeurs gouvernent ceux qui
„ ſont foibles d'eſprit. A l'égard des Cenſeurs-ro-
„ yaux, ils vous ſeront fort utiles; *ils vous laiſſeront*
„ dire des injures à tout le monde, & ne voudront
„ pas ſouffrir qu'on faſſe ſur vous ſeulement une plai-
„ ſanterie. Vous ferez, du centre de vos apparte-
„ temens, dorés & lambriſſés, comme l'avare Sé-
„ neque qui prêchoit le mépris des richeſſes, ſans-
„ doute dans la crainte que ſes compatriotes ne lui
„ volaſſent ſes tréſors: vous crierez, avec notre ami
„ Horace, que pour être ſage & heureux il faut ſa-
„ voir ſe contenter du néceſſaire & bannir tout ſu-
„ perflu; *non poſſidentem multa vocaveris recte bea-*
„ *tum.*

„ Au ſortir d'un long & ſomptueux dîner vous é-
„ crirez que la tempérance & la ſobriété ſont des
„ vertus admirables qui diſtinguent les hommes des

„ brutes ; ſi quelqu'un s'aviſe de vous contredire,
„ vous lui direz de bonnes injures ; vous ferez ſur lui
„ de mauvaiſes plaiſanteries, & enſuite vous publie-
„ rez que ſans la modération & l'humanité il n'y a
„ point de philoſophie.

„ Cependant vous ne manquerez pas de faire du
„ bien dans vos Terres ; vos vaſſaux qui recevront
„ votre argent publieront que vous êtes un homme
„ excellent, & le meilleur de tous les Seigneurs poſ-
„ ſibles, ils auront raiſon. Ceux que vous aurez
„ maltraités diront en vain que vous avez le cœur
„ pervers & rongé par l'envie ; que vous voulez ſou-
„ mettre à votre eſprit les eſprits de tous les autres,
„ ou leur rire au nez ; & cependant ils n'auront pas tort.

„ Voilà, mes chers diſciples, des préceptes pour
„ jouer un grand rôle dans le monde, & pour glori-
„ fier votre fondateur, qui doit éternellement vous
„ ſervir de modele.

„ Et même afin que cette douce obligation ne ſe
„ perde pas dans la nuit du tems qui a englouti bien
„ d'autres devoirs, je légue par mon teſtament à ma
„ chere Académie une ſomme de 300. liv. deſtinée à
„ fonder un prix pour le meilleur éloge qui ſera fait
„ de votre fondateur & de ſa philoſophie. Comme
„ ce ſujet ne pourroit être traité que d'une maniere
„ très-Académique, ou avec les lieux communs, s'il
„ étoit ſouvent propoſé ; mon intention eſt, s'il
„ l'étoit, qu'il ne le ſoit que dans toutes les
„ années jubilaires ; c'eſt-à-dire, chaque fois que
„ que l'Evêque de Rome, armé d'un marteau d'or,
„ ira frapper à la porte ſacrée pour ouvrir la ſource

„ des indulgences . . . . Ah ! des indulgences, je
„ deſirerois bien . . . Ahi !, ahi ! . . . . mes chers
„ enfans . . . . L'impitoyable mort . . . . Sa faulx
„ meurtriere . . . . Ahi ! . . . . Je viens de rece-
„ voir le coup fatal . . . . Je meurs . . . . Et mon
„ curé . . . . Le marguillier du village . . . qu'ils
„ viennent donc remplir . . . . leurs devoirs. . . . ont-
„ ils oublié que je ſuis Seigneur . . . . & Patron . . . .
„ de la paroiſſe . . . . Il me faut . . . . toutes les . . . .
„ cérémonies . . . . honorofiques. O ſainte philo-
„ ſophie . . . . que tes leçons . . . . ſont admira-
„ bles . . . . quand on eſt en . . . . bonne ſanté . . . .
„ Adieu . . . . mes enfans . . . . Je vous . . . .

Docteur Polymathos,

Après t'avoir fait parler & mourir comme un Héros de Tragédie, je finis en t'aſſurant en bon Quaker que dans tout ce que je t'ai dit, je n'ai conſulté que mon cœur qui eſt ouvert à tous les hommes, & qui abhorre ceux qui manquent de charité pour leurs freres. Mon ami, ſi ma franchiſe te bleſſe tu auras tort. Quand on turlupine les autres, il faut s'attendre à être turlupiné. Si elle ne te corrige pas, tu auras encore tort, parce qu'on doit faire ſon profit de toute vérité qui eſt utile ; mais comme dit Perſe, *nemo in ſe ſe tentat deſcendre nemo !* Je te recommande à Dieu & à ta conſcience, s'il t'en reſte encore. Tu me trouveras quelquefois ton admirateur & toujours ton cordial ami.

LEWIS PENN.

Fin de la deuxieme Lettre.

E767
E85a

DS Zmk 78 SF ECP